

LA PLAGE NOIRE ■ Michel Piccoli

Dans quels recoins de son être ce diable d'homme a-t-il puisé l'inspiration de cette fable crépusculaire? Adaptation d'un récit de François Maspéro, *La plage noire* raconte une attente dans un pays imaginaire à la fin d'une dictature. Le héros (Jerzy Radziwilowicz) est demeuré seul avec sa petite fille (Jade Fortineau) tandis que sa femme (Dominique Blanc), journaliste, est partie pour Paris. Il se sait en danger après la mort d'un de ses amis les plus proches et se rend dans une petite maison au bord de l'océan attendre qu'on lui délivre les papiers nécessaires pour sortir du territoire.

La mise en scène, loin des rives du réalisme, oscille entre une théâtralisation des voix et un filmage sensible au plus près des peaux, des matières, avec une image pour une bonne part sombre, au bord de la nuit. Dans cet espace-temps résolument arbitraire mi-pays de l'Est, mi-dictature hispanique, entre poésie sensuelle et cauchemar kafkaïen, la vie s'écoule lentement, enlisée dans



l'état d'incertitude que traverse le pays. L'absence de la mère, ce temps mort, permet au père d'instaurer de nouveaux rapports d'intimité avec son enfant, de porter un regard sur son existence. Il y est aussi question d'amitié, de fidélité, de résistance, d'engagement.

En signant cette œuvre rigoureuse, incongrue, personnelle, Michel Piccoli affiche un attachant esprit d'indépendance, preuve par la liberté d'une croyance intacte dans le cinéma. ■

JACQUES KERMABON

ET LÀ-BAS, QUELLE HEURE EST-IL? ■ Tsai Ming-liang

Vendeur de montres dans les rues de Taipei, Hsiao-kang fait la connaissance d'une jeune femme, Shiang-chyi, qui part le lendemain pour Paris. La vie de chacun s'en trouvera dès lors singulièrement bouleversée, habitée par une attente informulée et ponctuée de prémonitions et de correspondances étonnantes.

Le charme relatif de ce film réside dans le fait qu'il ne s'y passe rien et qu'il relie avec humour des destins croisés qui vibrent à l'unisson dans la durée, à l'enseigne de leur solitude respective. La présence de la mère, qui attend le retour de l'esprit de son mari défunt en se livrant à divers rituels (dévotés du taoïsme), au point de le croire réincarné dans un cafard que son fils s'appête à écraser, accentue le climat d'étrangeté, tout autant que la présence inopinée de Jean-Pierre Léaud, l'enfant des *Quatre cents coups* (dont Hsiao-kang se projette la cassette vidéo pour se rapprocher de Paris), et l'homme d'aujourd'hui (qui drague Shiang-chyi dans le cimetière de Montparnasse où elle est venue reprendre son souffle). Bel hommage de Tsai Ming-liang (*The Hole*, 1998) à l'idole de son



enfance qui incarne, on ne peut mieux, cette idée de la solitude.

En plus de cultiver le silence (le personnage féminin est isolé par la langue dans Paris, tandis que le personnage masculin est muet comme une carpe à Taipei) dans son exploration déjantée de la solitude, conju-

quant l'humour et le sérieux, ce beau film d'atmosphère, constitué de longs plans fixes, vit de son rythme et de son espace propres. On peut lui reprocher la mécanique un peu trop bien réglée de sa mise en scène qui renvoie à un système déjà éprouvé. ■

GILLES MARSOLAI

CARRÉMENT À L'OUEST ■ Jacques Doillon

Un trio amoureux (de préférence un homme et deux femmes) qui joue au grand jeu de la séduction, une langue détournée et magnifique, un dispositif deux contre un avec toutes ses variantes (H+F1-F2; F1+F2-H, etc.): bienvenue dans l'univers ludique de Jacques Doillon, qui oscille entre vaudeville et poésie sociale. Plutôt intéressant mais parfois difficile à avaler, *Carrément à l'Ouest* nous invite à une nuit d'affrontements verbaux entre un petit revendeur, une fille en mal d'émotions fortes et l'une de leurs «conquêtes» au bord de la crise de nerfs avec, en prime, quelques seconds couteaux venus relancer la machine et pimenter la sauce.

Ce que l'on admire dans un premier temps, c'est bien sûr le brio d'un texte tout droit venu d'un quelconque marivaudage, adapté par Doillon avec sa subtilité habituelle en une langue orale, celle des «jeunes» Parisiens. Ce qui peut agacer bien sûr, c'est



un peu l'artifice d'une telle proposition, non que ce trio soit incapable de deviser de la sorte mais parce qu'en mettant son dispositif de l'avant, il désamorce l'effet de réel pour basculer dans un exercice de style. Cela étant dit, il est tout à fait possible de mettre cet agacement de côté et de goûter la précision d'une telle joute verbale. D'autant

qu'elle sert bien sûr de révélateur à un certain malaise de société. Doillon s'est assagi avec le temps, ses films moins hystériques qu'à ses débuts, se sont réconciliés avec l'époque sans pour autant s'être compromis et dès lors on ne peut qu'apprécier la démarche du cinéaste. ■

PHILIPPE GAJAN

LA PIANISTE ■ Michael Haneke

La pianiste est de ces films dont on dit qu'ils fascinent ou révoltent. Pourtant, le récent opus de Michael Haneke peut aussi laisser indifférent. La performance d'Isabelle Huppert n'est pas en cause, elle constitue le principal atout de cette plongée dans les abîmes d'une sexualité pour le moins tourmentée. Erika, la femme qu'elle incarne, habite avec une mère extrêmement possessive. Professeur de piano rigide, impitoyable avec ses élèves, elle vit sa sexualité en spectatrice assidue de peep-shows. Sans se départir de son insondable opacité, Isabelle Huppert passe de la laideur à la beauté dans la même séquence, semble tantôt un bloc de granit tantôt l'esclave soumise. Aucune explication psychologique ne peut rendre compte des racines du comportement de cette femme, de sa recherche de jouissance recluse au fin fond d'une ténébreuse mécanique intellectuelle. Qui, à part Isabelle Huppert, aurait pu ainsi personnifier cet abîme de perversité?

On voit bien ce que martèle une fois de plus Haneke: l'inacceptable présence au sein d'un même être (mais la thèse veut souligner «au sein d'une même culture») de la connaissance la plus intime de la musique et des



tourments d'une névrose qui conduit à une violence extrême. La montée en puissance à laquelle le réalisateur autrichien se livre d'un film à l'autre pour épater le bourgeois a un côté Barnum. Il manque juste un Monsieur Loyal pour annoncer les scènes «osées» qui scandent son film: Erika jouissant en urinant au milieu d'un drive-in après avoir épié un couple faisant l'amour dans une voiture; Erika se taillant le sexe avec une lame de rasoir; Erika dans les toilettes du conservatoire, masturbant violemment l'élève

(Benoît Magimel) qui s'est mis en tête de la séduire... On regarde en effet, un tantinet admiratif, combien peut durer tel plan qui accumule autant de morceaux de bravoure, on guette jusqu'où vont aller les acteurs dans ce psychodrame au bord du grotesque. On peut aussi, à la longue, se lasser de ne rien voir se profiler de bien tangible au-delà de cette surenchère. *La pianiste* a pourtant eu l'heur de séduire le jury. Grand bien lui fasse. ■

JACQUES KERMABON